

*Christoph Ransmayr*

*La Montagne volante*

ROMAN

*Traduit de l'allemand  
par Bernard Kreiss*

Ouvrage traduit avec le concours  
du Centre National du Livre

*Albin Michel*

« *Les Grandes Traductions* »

**bm:uk** Bundesministerium für  
Unterricht, Kunst und Kultur

« Le traducteur a bénéficié, pour cet ouvrage,  
du soutien du Centre National du Livre »

© Éditions Albin Michel, 2008  
*pour la traduction française*

*Édition originale :*

DER FLIEGENDE BERG

© S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main 2006  
Druck und Bindung : Clausen & Bosse, Leck

*Judith, pour toi.*

#### NOTE EN MARGE

Depuis que la plupart des poètes ont pris congé de la langue versifiée et recourent, à la place des vers, à des rythmes libres et à une phrase flottante articulée en strophes, le malentendu s'est fait jour ici et là, qui veut que tout texte constitué de phrases flottantes, donc de lignes d'inégale longueur, relève de la poésie. C'est faux.

La phrase flottante – ou mieux : *la phrase volante* – est libre et n'appartient pas seulement aux poètes.

C.R.

# 1

## *Résurrection à Kham. Tibet oriental, XXI<sup>e</sup> siècle*

Je mourus  
à 6 840 mètres au-dessus du niveau de la mer  
le quatre mai de l'année du Cheval.

Le lieu de ma mort  
se situait au pied d'une aiguille rocheuse caparaçonnée  
de glace où j'avais survécu une nuit à couvert du vent.

La température à l'heure de ma mort  
était de moins trente degrés Celsius  
et je vis la vapeur  
de mon dernier souffle se cristalliser  
et disparaître en fumée dans le crépuscule du matin.

Je n'avais pas froid. Je ne souffrais pas.  
La pulsation de la blessure à ma main gauche  
était singulièrement sourde.  
A travers les gouffres insondables à mes pieds,  
des blocs de nuages dérivait, en provenance du sud-est.

L'arête qui menait de mon abri  
plus loin et encore plus loin  
jusqu'à la pyramide du sommet

*La Montagne volante*

se perdait dans une déferlante de drapeaux de glace,  
mais le ciel au-dessus des ultimes hauteurs  
restait d'un bleu si foncé  
que je croyais y reconnaître des constellations :  
le Gardien d'ours, le Serpent, le Scorpion.

Et les étoiles ne s'éteignirent pas davantage  
lorsque le soleil se leva au-dessus des drapeaux de glace  
et me ferma les yeux,  
mais se présentèrent dans mon éblouissement  
et jusque dans le rouge de mes paupières closes  
comme des étincelles blanches palpitantes.

Même les graduations de l'altimètre,  
qui avait subitement glissé  
de mon gant gelé  
et sauté dans les nuages en contrebas,  
restaient comme gravées au fer rouge dans ma rétine :  
pression atmosphérique, niveau de la mer, degrés Celsius...  
chaque valeur de l'instrument perdu  
un chiffre flamboyant.

Lorsque ces chiffres en premier lieu  
puis les étoiles aussi pâlirent  
et finirent par s'éteindre, j'entendis la mer.

Je mourus très haut au-dessus des nuages  
et j'entendis le ressac,  
crus sentir l'écume remontée des profondeurs  
bouillonner autour de moi  
et me hisser une nouvelle fois au sommet  
qui n'était qu'un roc côtier drapé de neige  
avant de sombrer.

*La Montagne volante*

Le fracas de la grêle de pierres  
qui m'avait meurtri la main,  
le feulement des rafales, les battements de mon cœur...  
furent emportés par le flot.

Étais-je au fond de la mer ?  
Ou au sommet ?  
Dans une paix indolore  
dont je sais aujourd'hui  
qu'elle était effectivement la fin, ma mort  
et pas seulement épuisement total,  
mal d'altitude, perte de connaissance,  
j'entendis une voix, un rire :  
*lève-toi !*  
C'était la voix de mon frère.

Nous nous étions perdus  
dans la tempête de la nuit passée.  
J'étais mort.  
Il m'avait trouvé.

Lorsque je repense aujourd'hui à cette nuit de lune  
durant laquelle je me suis retiré avec mon frère  
du sommet de cette montagne  
que les nomades de Kham appellent *Phur-Ri* :  
*la Montagne volante*  
pour redescendre à pas comptés, chancelants,  
le long d'une arête verglacée,  
de cannelures rocheuses polies par le vent,  
de cheminées de glace noires puis,  
m'enfonçant dans la neige jusqu'aux hanches,  
à travers cet épaulement où nous nous perdîmes...

*La Montagne volante*

Lorsque je pense à la traversée hasardeuse de ce labyrinthe  
de glace, en direction du monde habité  
blotti quelque part dans le gouffre, sous des tours de nuages,  
toujours je vois aussi Nyema

j'entends sa voix apaisante,  
le tintement des colliers de corail et de coquillages à son cou  
et sens la chaleur de ses mains

je vois Nyema

comme si c'étaient ses bras  
et non ceux de mon frère  
qui me ceignaient alors :

Personne, entends-je dire Nyema,  
personne ne meurt qu'une seule fois sur son chemin.

Nyema Dolma : comme elle se montrait persévérante  
lorsqu'elle tentait de m'expliquer un mot de sa langue  
ou simplement un tour de main.  
Comme son haleine était douce  
lorsqu'elle épelait le nom  
d'une plante à mon oreille.

Ses cheveux tressés sentaient la laine de yak  
et la fumée, et tout en parlant,  
elle traçait parfois avec son index  
des signes rapides, aériens  
sur mon bras, sur le dos de ma main –  
des spirales, des lignes ondulantes, des cercles.

*Lève-toi !*

*La Montagne volante*

J'avais perdu la trace de mon frère  
dans une tempête de neige  
où la lune s'était éteinte  
comme sous une lame d'eau noire.  
La tempête nous avait arrachés l'un à l'autre  
et m'avait chassé à travers des ténèbres  
où seul demeurait visible  
le faisceau de ma lampe frontale criblé de cristaux de glace  
du côté abrité d'une aiguille rocheuse.  
J'avais survécu là jusqu'au lever du soleil.

*Lève-toi !*

Mon frère était agenouillé à côté de moi.  
Me tenait dans ses bras.  
Se leva ensuite comme sous un lourd fardeau  
tâchant de me soulever avec lui.  
Rit.  
Jura de rage impuissante.  
Son visage, sa cagoule dans la tempête  
était une trogne de glace.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis notre séparation ?  
Le soleil se tenait à présent haut au-dessus de l'arête  
sommitale. Le ciel : sans nuages.  
Et sous le couvert de l'aiguille rocheuse  
où j'avais trouvé refuge : pas un souffle de vent.

Je vivais.  
Il neigeait.

Neige noire ?  
Neige noire :  
comme du papier carbonisé

*La Montagne volante*

disloqué par un feu invisible  
des flocons noirs tombaient en virevoltant  
du ciel serein.

Mais lorsque l'un de ces flocons  
se posa sur le gant encroûté de glace  
de mon frère,  
un autre sur son épaule,  
sur ma poitrine, mon front,  
je vis des antennes !  
vis des membres filiformes d'insectes,

des ailes : dans une carapace de givre  
qui accentuait et grossissait leurs yeux à facettes,  
leur trompe et leurs ailes écailleuses,  
des papillons morts tombaient en flocons  
sur moi et mon frère,  
un à un pour commencer, puis par centaines  
et pour finir, en un essaim tourbillonnant,  
obscurcissant le ciel.

Nombre de ces cadavres diaphanes  
semblaient se briser  
en heurtant ma poitrine  
ou le gant de mon frère  
et je croyais entendre un cliquetis.

Un cliquetis ?  
Non, tout était silencieux.  
Totalemment silencieux.

D'un ciel qui, au zénith,  
semblait déjà virer au noir cosmique,  
il tombait des papillons gelés, des apollons

*La Montagne volante*

comme ceux que nous avons vus des semaines auparavant  
dans les vallées de Kham, survolant en essaims gigantesques  
les guirlandes de drapeaux de prières  
d'un monastère en ruine,  
un lac glaciaire,  
une forêt de rhododendrons.

J'étais fatigué, indiciblement fatigué.  
Voulais rester couché.  
Rester couché, dormir.  
Dormir.

*Lève-toi !*

Mon frère me hala, me tira vers le haut,  
retomba avec moi dans la neige.

Et je me retrouvai recroquevillé dans ses bras  
à 6 840 mètres au-dessus de la mer,  
scrutant à travers un sombre tourbillon floconneux  
les drapeaux de glace du Phur-Ri,  
l'éblouissant sommet de la Montagne volante  
sur lequel j'avais écrit  
nos noms dans la neige  
avec le manche de mon piolet.  
Je vivais.

Tu crois avoir dormi,  
entends-je dire Nyema,  
et je la vois qui berce dans ses bras Tashi,  
un nourrisson vagissant et couvert de suie,  
tu crois avoir dormi, rêvé,  
pourtant tu étais mort : loin de ta vie.  
Tu étais mort et tu es revenu

*La Montagne volante*

parce qu'une main t'a tiré en arrière  
parce qu'une voix t'a rappelé.

Il me tenait dans ses bras  
et riait, s'écria en riant *il neige !*  
*Il neige des papillons ! Lève-toi !*

C'est à ce rire seulement, semblait-il,  
que tous les autres bruits et paroles  
durent de pouvoir se libérer du silence total :  
le crissement d'un crampon  
sur le rocher verglacé,  
le tintement du sang dans ma tête,  
le bruit de notre souffle  
qui, dans l'air raréfié de ces hauteurs,  
ressemblait à des halètements d'animaux.

Peut-être mon frère vit-il à mes yeux  
que c'était surtout son débit précipité  
qui captait mon attention  
et me ramenait phrase après phrase à notre vie.

Il parlait vite et de manière pressante  
comme si l'ultime possibilité de m'atteindre  
tenait à ses mots  
et que je devais disparaître à jamais  
s'il venait à se taire.

Dans un lointain qui s'amenuisait peu à peu  
Je l'entendais dire *tu te rappelles...*  
*ce n'est pas si vieux,*  
*tu dois te rappeler, rappelle-toi.*

*La Montagne volante*

Lorque je fermais les yeux,  
il criait mon nom, encore et encore,  
puis des noms de porteurs  
du clan de Nyema, des noms de cols  
que nous avons franchis au fil des semaines  
durant notre approche des murs de glace du Phur-Ri,  
des noms, des noms, tu m'entends,  
*tu te rappelles, lève-toi !*

Pendant cette marche  
nous avons vu des essaims de papillons  
s'étirant sur des centaines de mètres en rubans ondoyants.  
Ils voletaient jusque par-dessus les plus hauts cols  
enneigés, longeaient des vallées inhabitées,  
traversées par des torrents d'eaux de fonte,  
suivaient peut-être quelque chaîne nutritionnelle  
reliant les glaciers à de luxuriants marais  
mais peut-être aussi une route devenue impraticable,  
un souvenir remontant à des temps reculés  
où nulle montagne de glace ne se dressait encore  
entre leur lieu de départ  
et leur but  
mais uniquement de douces et fertiles collines.

*Tu m'entends !  
Lève-toi !*

Une fois déjà, un après-midi  
où le sommet du Phur-Ri  
nous était apparu pour la première fois  
libéré des nuages et à grande distance,  
nous avons vu  
comment l'un de ces essaims de papillons  
était saisi par les turbulences de la saison, propulsé

*La Montagne volante*

en tourbillon par des colonnes d'air chaud dans les hauteurs,  
dans l'invisibilité, dans le froid, dans la mort  
avant d'être enfin lâché par le courant ascendant épuisé  
et de retomber, blanchi de givre,  
en cristaux de neige sur les glaciers.

*Rappelle-toi.*

Nyema... C'est Nyema qui a dit  
que mon frère m'a sans doute halé  
de la mort dans la vie  
par *la parole*  
dans mon dernier abri, à couvert du vent,  
en invoquant, par une litanie de noms,  
une mémoire commune  
si ineffaçable  
qu'elle put transmuier le passé en présent  
et m'arracher moi-même à un lointain  
où j'avais déjà disparu.

Je me souviens que je tâchai  
de suivre des yeux  
les papillons dans leur chute,  
que je fus pris alors d'un affolant vertige  
et que la première phrase que j'articulai  
à grand-peine dans les bras de mon frère  
était une question : *Sont-ils morts ?*

Et je me souviens que mon frère,  
se réjouissant de mon réveil  
ou de cette averse de cadavres  
dans leur carapace de glace, ne cessait de rire,  
et qu'il me lança dans un nuage de buée

*La Montagne volante*

qui enveloppait son visage :  
*Mais ils volent ! Ils volent encore !*

Mon frère est mort.

Il gît à présent depuis plus d'un an  
enfoui sous la glace  
au pied de la paroi sud du Phur-Ri  
par où nous étions descendus à l'époque durant  
trois jours et deux nuits, aveuglés par la neige,  
égarés encore et encore par des hallucinations,  
à la rencontre du nuage tonitruant de l'avalanche  
dans laquelle il disparut.

Je crois que Nyema fut la première personne  
à formuler l'horreur des semaines plus tard :  
badigeonnant avec une décoction visqueuse les bouts  
sanguinolents de mes doigts et la blessure en voie de cicatrisation  
de ma main meurtrie par l'impact d'une pierre,  
elle dit *ton frère est mort*.

Mort.

Il m'avait tenu dans ses bras  
dans un tourbillon de papillons saisis dans la glace.  
Il m'avait réchauffé  
et rappelé à la vie par la parole  
et m'avait ensuite précédé  
dans l'interminable et torturante descente  
de la paroi sud du Phur-Ri lacérée par les avalanches,  
dans un abîme que nul homme avant nous n'avait franchi.

Je ne sais plus combien d'heures j'ai passées à fouiller  
à sa recherche dans les débris du cône d'avalanche.  
Je n'avais plus d'ongles

*La Montagne volante*

lorsqu'un berger du clan de Nyema  
en quête de yaks égarés  
tomba sur moi à proximité d'un campement délaissé.  
Mes mains étaient noires,  
mes orteils noirs, gelés,  
mais j'étais en vie.

Je me rappelle les douleurs qui me taraudaient  
tandis que le berger me tirait, me halait  
à travers une haute vallée sur un traîneau  
fait de branches, de peaux et de sangles de cuir,  
et fredonnait par moments en chemin  
un chant haletant, monocorde.

Je tâchais de me redresser,  
d'atteindre le chanteur, de le toucher afin de m'assurer  
qu'il était de chair, qu'il était vrai,  
que ce n'était pas seulement, cette fois encore,  
l'une de ces chimères qui m'avaient accompagné  
au cours de ma descente dans l'abîme  
et qui s'étaient métamorphosées en neige,  
en pierres ou en nuages  
quand je répondais à leurs questions  
ou quand je voulais me cramponner à leurs bras tendus.

Je voulais étreindre ce chanteur  
mais demeurais réduit à l'état de fardeau gémissant  
reposant sur son traîneau, incapable de bouger,  
n'ayant pas même la force  
de porter à ma bouche une boulette  
faite d'orge grillée, de thé et de beurre de yak.  
Le chanteur devait me nourrir.

*La Montagne volante*

Aujourd'hui,  
tandis que je parcours  
la maison inondée de soleil  
de mon frère, à *Horse Island*,  
passant d'une pièce vide et sonore à l'autre,  
et qu'à travers une fenêtre presque aveuglée  
par les fleurs de sel des embruns, je vois le ressac,  
la côte découpée,  
l'Atlantique soulevé par les bourrasques  
des derniers jours, aujourd'hui je sais  
qu'un rire peut éventuellement nous rétablir dans la vie  
mais non nous y maintenir.

Ce qui nous maintient en vie,  
Nyema, ceux de son clan et moi-même,  
et sans doute la plupart d'entre nous  
doit se rapporter à cette énigme  
tantôt réconfortante, tantôt menaçante :  
où que nous soyons,  
nous n'y sommes jamais seuls.  
Toujours il y a là quelqu'un  
qui du moins nous connaît, qui ne nous lâche pas  
ou dont nous ne pouvons pas nous séparer,  
quelqu'un qui traverse nos souvenirs,  
nos peurs et nos espérances,  
qui nous tient dans ses bras, nous réchauffe, nous nourrit  
ou nous tire en ahanant, en chantant,  
sur un traîneau de branches et de peaux  
à travers un éboulis.

Le berger devait parfois rassembler toutes ses forces  
pour me haler à travers un torrent d'eaux de fonte,  
une barrière de roche ou une moraine.  
Quand une pierre ou simplement de l'eau

*La Montagne volante*

venait à toucher mes doigts noirs et sans ongles  
ou mes pieds, je criais de douleur.

Mais il ne se démontait pas,  
incorporait chacun de mes cris  
comme un nouveau motif dans son chant  
et le répétait jusqu'à ce qu'il s'enchâsse  
dans la mélodie monotone de ses plaintes  
et chanta ainsi jusqu'à m'anesthésier, jusqu'à m'endormir.

Je me réveillai  
alors qu'il s'efforçait de me faire quitter le traîneau  
devant une tente noire  
et prenait ce faisant encore et encore  
les traits de mon frère.

La tente se dressait telle une bâtisse indestructible  
dans le ciel circulaire  
parcouru de nuages floconneux  
et bordé de visages humains :  
c'étaient les visages hilares, curieux,  
méfiants et effrayés de mes sauveteurs.

Ils se penchaient sur ma misère,  
sur un étranger  
brûlé par le soleil et le gel,  
couché à leurs pieds, les mains en sang  
et qui, aux dires du chanteur,

était tombé de la Montagne volante,  
du haut du ciel,  
dans la neige.